

Article

« Basil Zaharoff et la guerre du Chaco : la *tintinisation* de la géopolitique des années 1930 »

Marc Angenot

Études françaises, vol. 46, n° 2, 2010, p. 47-63.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/044534ar>

DOI: 10.7202/044534ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

Basil Zaharoff et la guerre du Chaco : la *tintinisation* de la géopolitique des années 1930

MARC ANGENOT

Tout est dit et l'on vient trop tard depuis un demi-siècle que les tintinologues se sont mis à scruter chaque image, chaque phylactère de l'œuvre d'Hergé et à y trouver abondante matière à gloses et commentaires savants. L'œuvre tintinesque est devenue une vaste tache de Rorschach sur laquelle des universitaires d'allégeances théoriques les plus diverses ont projeté une érudition, parfois allègre et facétieuse, parfois, disons, un peu fort grave et un tantinet oiseuse... — en tout cas, avec Tintin, ça marche à tous les coups. Michel David, Jean-Marie Apostolidès, Serge Tisseron et quelques autres ont par exemple étendu Tintin et ses acolytes sur le divan du psychanalyste et ont tiré des albums de troublants et noirs « secrets de famille », angoisse de castration, fantasmes pédophiliques, roman familial et gemellité¹...

1. Voir Serge Tisseron, *Tintin et les secrets de famille. Secrets de famille, troubles mentaux et création*, Paris, Séguier, 1990 (parmi les nombreux ouvrages que l'auteur a consacrés à l'œuvre de Georges Remi/Hergé). Voir également : Jean-Marie Apostolidès, *Les métamorphoses de Tintin*, Paris, Seghers, 1984. On signalera aussi l'étude subtile de Pierre Sterckx, *Tintin schizo*, Bruxelles, Les Impressions nouvelles, 2007. — Je refoule avec la réprobation requise dans cette note l'herméneutique *fasciste* de Tintin concoctée par nul autre que Léon Degrelle, ci-devant *Obersturmbannführer SS et Volksführer der Wallonen* dans un livre — introuvable car saisi, confisqué par les ayant-droit qui savaient que la diffusion de cette chose eût été le baiser de la mort pour la réputation morale mondiale du petit reporter — publié confidentiellement en 2000 (après le décès de l'auteur au terme d'un long et confortable exil espagnol en 1994), *Tintin mon copain*, gros ouvrage où le chef rexiste, tout en réitérant son immuable admiration pour le Troisième Reich, expose que le modèle de Tintin au physique comme au moral, *c'était lui* !... (Maintenant, Tintin est colonel au San Theodoros en 1936 et Degrelle, colonel SS seulement en 1944 : ce serait, une fois encore, de la prescience.)

Un seul exemple de haute spéculation théorique appliquée à *Tintin*, dû au plus subtil de nos analystes de la bande dessinée, Benoît Peeters². En 1936, dans le *Zeitschrift für Sozialforschung*, Walter Benjamin publie une première version, en français au reste, du plus fameux de ses articles, dans lequel on a pu voir l'acte de naissance de la médiologie moderne, « L'œuvre d'art à l'époque de sa reproduction mécanisée³ ». Or, qui ne voit aussitôt que *L'oreille cassée*, paru la même année, répond de très subtile façon aux savantes théories du penseur et sociologue de l'École de Francfort : le fétiche rare et unique, doté de son *aura*, volé au Musée d'ethnographie à la première page (I, C5) qui se reproduit de façon industrielle, oreille cassée comprise, par les soins commerciaux du frère du sculpteur Balthazar à la fin du récit (57, C12) ? C'est pour le moins une thèse et un rapprochement ingénieux, même si « Hergé n'avait bien sûr pas lu Walter Benjamin », qui « devait [à son tour] tout ignorer des *Aventures de Tintin*⁴ ». Je contesterais cependant ce dernier propos qui n'est pas absolument certain. *L'oreille cassée* commence à paraître en feuilleton dans *Le Petit Vingtième*⁵ dans le numéro du 5 décembre 1935 et ensuite hebdomadairement jusqu'à l'été 1936 — antérieurement donc à la date de parution de l'article de Walter Benjamin : la chronologie seule inviterait à ne pas exclure la possibilité que ce soit celui-ci qui s'inspira de celui-là. Je laisse aux spécialistes de l'histoire des idées le soin de pousser cette modeste conjecture...

Tout marche donc avec Hergé, et même parfois un peu trop bien. Je vais tout de même à mon tour tenter ma chance avec une analyse géopolitique de *L'oreille cassée*⁶ et voir où celle-ci peut nous mener.

2. Benoît Peeters, *Hergé, fils de Tintin*, Paris, Flammarion, coll. « Grandes biographies », 2002, p. 128-129.

3. Repris dans Walter Benjamin, *Écrits français*, Gallimard, coll. « Bibliothèque des Idées », 1991, p. 140-171 ; Benjamin le reprendra en 1939 dans une version considérablement plus longue : « *Das Kunstwerk im Zeitalter seiner technischen Reproduzierbarkeit* » (« L'œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique »).

4. Peeters, *op. cit.*, p. 129.

5. Supplément jeunesse d'un quotidien catholique, anti-libéral et passablement anti-parlementaire, *Le Vingtième Siècle*, créé par le mentor d'Hergé, le maurrassien abbé Norbert Wallez. Hergé collabore aussi à *Cœur Vaillant*, hebdo créé en 1929 par l'Union des œuvres catholiques de France. Mais les religieux considèrent assez suspect et peu chrétien ce Tintin qui n'a ni famille ni moyen d'existence précis. C'est pourquoi Hergé sous leur pression, dûment tancé, devra créer pour eux la médiocre série alternative de *Jo, Zette et Jocko*...

6. Hergé, *L'oreille cassée*, Tournai, Casterman, 1979 [1936]. Dorénavant désigné à l'aide des lettres OC, suivies du numéro de la page.

Géopolitique du récit

La bande dessinée est née bien enfantinement apolitique avec Bécassine (*La semaine de Suzette*, 1905-), avec les Pieds nickelés (*L'Épatant*, 1908⁷), avec Zig et Puce d'Alain Saint-Ogan (*L'Excelsior*, 1925-). Dès le tout premier *Tintin*, «*au pays des Soviets*», tout au contraire, la politique mondiale de l'entre-deux-guerres, avec ses violences et ses horreurs, est plus que présente, elle est constitutive de l'intrigue et inséparable de sa portée et du rôle moral dévolu au petit reporter. La bande dessinée change d'ethos : elle est désormais conçue comme une propédeutique enfantine et adolescente à la juste interprétation de la conjoncture, celle de la petite bourgeoisie catholique réactionnaire belge — en l'espèce, sous la forme typique et exacerbée de l'antibolchevisme le plus «*primaire*». Il a fallu attendre 1991 et la chute de l'URSS pour que ce premier recueil qui montre Tintin aux prises avec l'Union soviétique athée, Guépéou et Goulag compris, prudemment gardé un demi-siècle sous le boisseau, redevienne éminemment publiable — et même édifiant.

Le conflit sino-japonais, les coups d'État à répétition et les *pronunciamentos* sud-américains, l'austro-fascisme et le «*fascisme royal*» de Karol II de Roumanie, l'assassinat du chancelier Dollfuß, l'*Anschluss* de 1938, la Palestine et les actions terroristes de l'Irgoun contre le mandat britannique... : chacun des recueils qui ont charmé notre jeunesse est intégralement imprégné de politique mondiale, d'une géopolitique brutale et violente (effacée en partie dans les albums, il va de soi), contemporaine de la montée des périls totalitaires — ... tout en étant intégralement et dûment *tintinisés*. Je vais dès lors travailler un peu le concept de «*tintinisation*» pour identifier les règles de censure, de sélection, de filtrage et de remodelage qu'Hergé fait subir à ces données pour les absorber dans le monde et l'ethos de Tintin.

Les premiers *Tintin*, et nommément *L'oreille cassée* (en feuilleton en 1936 et en volume, noir et blanc, en 1937), sont effectivement contemporains d'une suite de *pronunciamentos* en Argentine (la déposition par l'armée, qui installe le général Urriburu, du président Hipólito Irigoyen en 1930 est le premier coup d'une désolante série connue comme «*la década infame*⁸»), de la guerre du Chaco entre le Paraguay et la Bolivie,

7. La guerre de 1914-1918 enrôlera les Pieds nickelés, lesquels se confronteront victorieusement au minable Kaiser.

8. En fait, d'une dictature militaire à un régime fascisant — y compris le régime justicialiste de Juan Domingo Perón et de l'inénarrable *primera dama*, Evita Duarte de Perón —, l'interrègne non démocratique s'étend presque continûment jusqu'en 1983 et la présidence de Raúl Alfonsín.

guerre régionale la plus cruelle et sanglante de cette décennie, 1932-1935, du bruit de scandale qui accompagne Sir Basil Zaharoff, ce sulfureux marchand d'armes international mort à Monaco en 1936, de la disparition dans le Mato Grosso d'un fameux explorateur anglais, Percy Fawcett en 1925 et des légendes qui couraient sur ses mystérieuses « réapparitions » dans les années 1930, etc. Tous personnages et événements abondamment traités dans leur « exotisme » supposé par la presse européenne et nommément par *Le Vingtième Siècle* et — ce qui semble avoir été la lecture « politique » de prédilection d'Hergé à en croire ses biographes — *Le Crapouillot* de Jean Galtier-Boissière, mensuel classé « anarchiste de droite », qu'on peut identifier aussi comme typique à tous égards de l'esprit « non conformiste », ni droite ni gauche, des années 1930.

Je ne m'attarderai pas à l'intrigue de *L'oreille cassée*. Elle emboîte plusieurs énigmes (vol du fétiche et passage en des mains successives, mort suspecte du sculpteur Balthazar, paroles du perroquet, vrai et faux fétiches et « clones », secret caché dans le ventre du fétiche, etc.) et ne tient pas tout à fait debout : je défie quiconque de reconstituer de façon certaine et cohérente la séquence des événements autour du meurtre de Balthazar. *L'oreille cassée* est un des rares, ou plutôt c'est le seul récit où il y a deux meurtres commis par les méchants, celui du sculpteur (complice ou non des faussaires) et celui de Rodrigo Tortilla. Plus, en prime, la mort en kamikaze maladroit du caporal Díaz, ci-devant colonel, devenu terroriste par dépit, lequel explose avec sa propre bombe.

Je commencerai avec le San Theodoros. La connaissance de l'Amérique du Sud, où Hergé jamais ne mit le pied, est passée pour moi, et pour bien d'autres enfants de jadis je suppose, par *Tintin* : quand j'ai débarqué pour la première fois sur le sous-continent (c'était à Barranquilla, ville à l'est de Cartagena de Indias en l'espèce), j'ai immédiatement reconnu Las Dopicos. Si vous y êtes allé, vous saurez que j'ai raison.

Il n'est pas de pays latino-américain qui soit en « *San-quelque-chose* ». Toutefois, la confusion est fréquente entre la République de El Salvador et sa capitale, San Salvador. (Un coup d'État y amène au pouvoir en 1931 le fascisant général Maximiliano Martínez qui se rapprochera ultérieurement de l'Allemagne nazie.) Par contre, « le San Pedro » est un pays imaginaire de la longue nouvelle de Sir Arthur Conan Doyle,

« Wisteria Lodge », et les récits du romancier populaire écossais sont une des sources les plus abondamment exploitées par Hergé.

Ce qu'il importe avant tout de mettre en valeur ici, c'est le fait que *L'oreille cassée* s'inscrit dans une typique tradition, d'origine principalement britannique, qui forme un sous-genre remarquable de la littérature de jeunesse. Les Anglais lui ont donné un nom, ils la désignent comme la *Ruritanian Romance* — le modèle étant la suite de romans du jadis fort connu Anthony Hope, dont le premier est *Prisoner of Zenda* (1894), roman dont les adaptations au cinéma, du muet à nos jours, ne se comptent plus. Un pays imaginaire où se déroule l'essentiel de l'action est inscrit dans le monde réel et contemporain (non dans des antipodes utopiques), particulièrement dans ces régions aux frontières fluctuantes où les connaissances géographiques du public victorien étaient éminemment peu sûres, à savoir les Balkans et l'Amérique latine. Chez Anthony Hope, Rudolf Rassendyll, le héros, part de Londres, réel, pour arriver à Strelsau, capitale balkanique, traitée de manière réaliste, de la toute fictive Ruritanie. Tintin part de Bruxelles et prend le bateau au Havre, réels, lequel fait derechef relâche à Las Dopicos, capitale de la fictive république de San Theodoros⁹.

En ce qui concerne le San Theodoros, Hergé y projette tous les éléments d'un vaste répertoire qu'il est loin d'inventer : les *topoi* de l'exotisme méprisant produits depuis le milieu du XIX^e siècle par les petits journaux, par la presse satirique, eux-mêmes relayés par le *Journal des Voyages* et l'illustré pour adolescents. Trois thèmes stéréotypés prédominent quant à l'Amérique latine et sa vie politique : armées de *pronunciamientos* avec changements de régime d'un jour à l'autre — plus de colonels que de caporaux —, uniformes extravagants. Je suggère que la source d'inspiration première du *comique* inhérent à cette région du monde tient à la représentation grotesque (le mot « raciste » est faible) de la république « nègre » d'Haïti, et ce, particulièrement depuis le règne de Faustin I^{er} Soulouque, empereur de 1852 à 1859. La petite presse française sous le Second Empire n'a pas arrêté de

9. Hergé, souvent soucieux des détails exacts, est plutôt négligent sur un point important : le socle de la statue du *Libertador* à Las Dopicos, le général Olivaro (nom qui rappelle Bolívar), l'épée brandie, moustachu et chauve, porte les dates « 1805-1899 » ! C'est une impossibilité historique. Le San Theodoros, comme les autres pays du Cône Sud, s'est évidemment héroïquement libéré des Espagnols vers 1810 : le général Olivaro n'aurait eu que cinq ans...

se tenir les côtes en caricaturant l'« armée d'opérette¹⁰ », les 3487 colonels et 49 caporaux, la cour impériale, les titres de noblesse (« marquis de la Marmelade » est attesté), les uniformes bariolés, les dolmans et les plumets jusqu'à terre. (Jusqu'au milieu du siècle passé, l'uniforme chamarré et fantaisiste des portiers de boîtes de nuit et de bordels de Montmartre est désigné comme « en amiral haïtien »!)

Comparons les deux principaux pays « ruritaniens » d'Hergé et la différence d'inspiration entre eux : le San Theodoros (et le Nuevo Rico) d'une part, la Syldavie (et la Bordurie) en 1939 de l'autre. Pour les contemporains, l'allusion et référence géopolitiques du *Sceptre d'Ottokar* sont limpides et brûlantes (si cette antinomie m'est permise) : en 1934, les nazis autrichiens ont assassiné le chancelier Dollfuß ; en 1938, c'est le brutal chantage à son successeur, Schußnigg, puis l'*Anschluß*, l'annexion par le Reich. *Le sceptre d'Ottokar* est le récit uchronique d'une tentative d'*Anschluß* d'un paisible royaume des Balkans par la fasciste Bordurie voisine, tentative qui échoue — thématique combinée au rappel non moins actuel du coup d'État monarcho-autoritaire, en 1938 toujours, de Karol II de Roumanie¹¹ qui, aucunement démocrate, se saisit du pouvoir... pour pouvoir anéantir sensiblement plus fasciste que lui, l'infâme Corneliu Codreanu et sa « Garde de fer ».

Hergé, « léopoldiste » disait-on alors, prend très lisiblement parti dans *Le sceptre d'Ottokar* pour le roi Léopold III contre la triple menace contre un trône soutenu par un parlementarisme chancelant¹². En effet, le mouvement rexiste, né catholique, anti-laïc et antisocialiste, connaît une « fascisation progressive », dans les années 1938-1939, il s'identifie désormais à un mouvement fasciste de type classique en même temps que sa presse s'abandonne à un racisme débridé. Parallèlement, du côté flamand, deux mouvements ultra-nationalistes sont en concurrence : le Vlaamsch Nationaal Verbond de Staf De Clercq, le Verbond der Dietsche Nationaal Solidaristen (Verdinaso) de Joris Van Severen se disputent le créneau ; tous « dériveront » de conserve en 1940 vers le nazisme.

10. Pour les « armées d'opérette », on songerait aux figurants chamarrés qui forment les troupes de *La Grande Duchesse de Gérolstein* d'Offenbach, 1867.

11. Karol II sera contraint en 1940 de céder la présidence du conseil au général Antonescu, le *Conducator*.

12. Le palais du roi syldave Muskar XII est *identique* à celui de Bruxelles. « Muskar », mot-valise ? Je crois pour ma part y lire Mussolini et Karol II.

La différence d'inspiration et de *sens moral* des deux géopolitiques fictives est éclatante. Le conflit en Syldavie est belgiquement intelligible et « sérieux » : Tintin y joue un rôle admirable et décisif en faveur du bon camp¹³. Ce qui caractérise au contraire les *pronunciamientos* et la guerre au San Theodoros, c'est leur sanguinaire et barbare absurdité ; la manipulation des dirigeants par le capital anglo-saxon (lequel devient opportunément judéo-américain avec *L'étoile mystérieuse*, 1942, Hergé ayant une désolante tendance à absorber l'air du temps, j'y reviendrai) ; l'ambition mégalomane des généraux san-théodorien et l'instabilité politique engendrée par le *caudillismo*. Le conflit avec le Nuevo Rico porte en outre sur des territoires stériles et inhabités, parcourus seulement par de braves indigènes qui « n'ont rien demandé ». Près de quarante années plus tard, dans l'ultime *Tintin et les Picaros*, si le général Tapioca, éternel rival, est soutenu par la brejnévienne Bordurie, Alcazar, non moins corrompu, l'est par l'« International Banana Company » (c'est-à-dire, tout le monde le comprend, l'empirique et yankee United Fruit).

L'anti-américanisme complété de *conspiracy theories* est à coup sûr l'élément le plus constant de la « pensée » politique de Tintin-Hergé, mais justement, en longue durée et de droite à gauche, du droitier *Crapouillot* au gauchiste *Monde diplomatique*, l'anti-américanisme tient lieu de pensée critique à ceux qui pensent très court.

Guerre du Chaco et guerre du Gran Chapo

La guerre du Chaco est au cœur du récit d'Hergé. Cette guerre extrêmement meurtrière oppose de 1932 à 1935 la Bolivie et le Paraguay, qui la « gagnera », les deux pays sortant décimés (100 000 morts plus les victimes innombrables de la malaria) et ruinés¹⁴. Est-ce que le San Theodoros est la Bolivie ou le Paraguay ? La question n'a guère de sens puisque Las Dopicos est un port de mer et que les deux pays sont sans accès à la mer, mais il est vrai que l'accès revendiqué depuis longtemps au fleuve Paraguay et dès lors au Paraná par la Bolivie a joué un rôle dans les revendications territoriales des ultra-nationalistes de La Paz...

13. Plus tard, la Bordurie subira le régime stalinien moustachiste du maréchal Plekszy-Gladz, tandis que la bienheureuse Syldavie sera évidemment membre de l'OTAN.

14. Le Paraguay, à forte tradition belliciste, avait déjà mené et perdu en 1865 la guerre de la Triple Alliance contre, à la fois, l'Argentine, le Brésil et l'Uruguay, aboutissant à une première dévastation complète du pays.

Hergé, fidèle lecteur du *Crapouillot* et admirateur naïf de sa franchouillarde et populiste anglophobie, fait de la « guerre du Gran Chapo » une guerre pour le pétrole. C'est typiquement l'explication retenue jadis par son journal préféré : la Standard Oil (É.-U.) est censée être implantée en Bolivie, la Royal Dutch (G.-B.), au Paraguay, et toutes deux auraient poussé les gouvernements à annexer le désert du Chaco censé, lui, être riche en pétrole. Le *Crapouillot* a tiré cette explication du livre alors fameux d'un publiciste nommé Anton Zischka, *La guerre secrète pour le pétrole*¹⁵.

Le fait que l'on n'a jamais trouvé, ni avant ni plus tard, la moindre goutte de pétrole dans le Chaco boreal n'infirmes pas la thèse conspiratoire qui explique vers 1930 tout le malheur du monde par Wall Street et la City, et c'est ce qui en fait justement une thèse *infalsifiable* : l'impérialisme anglo-saxon qui manipule les marionnettes derrière le décor mondial, vrai « maître occulte du monde », n'est pas seulement avide et sanguinaire, il ne fait pas seulement s'entr'égorges les pauvres peuples pour le seul profit de ses actionnaires, il est *idiot* également ! En fait, je crois que l'on peut soutenir, à la lecture de travaux récents apparemment sereins, que la question du pétrole n'a joué qu'un rôle mineur (si ce n'est dans la propagande belliciste des militaires de La Paz, qui voulaient ce conflit qui couvait depuis toujours avec leur voisin du Sud pour connaître la gloire et s'accrocher au pouvoir). Depuis 1885, les incidents et les accrochages militaires avaient en effet été fréquents dans cette vaste région peu habitée — quoiqu'en vertu de la règle *uti possidetis* plutôt occupée (occasionnellement et en certains points) par Asunción. J'avance ici un argument qui devrait porter à réfléchir les esprits tintinoïdes qu'on peut supposer avoir des affinités avec l'esprit philatélique : en 1932, avant le début des hostilités et de toute évocation de pétrole, le Paraguay, pour faire la nique à son irascible voisin, a sorti une série de timbres qui annexaient sur une carte tout le désert du Nord avec la mention provocatrice : *El Chaco boreal ha sido, es y será del Paraguay – 1,50 pesos*. Certains y ont vu un *casus belli*¹⁶... Les questions d'exploitation forestière et d'orgueil national ont joué un rôle décisif

15. Paris, Payot, 1933. Publiciste autrichien polyglotte à grand succès, traduit dans « toutes les langues », Anton Zischka remet ça avec *La guerre secrète pour le coton* (Paris, Payot, 1934). Le capital anglo-saxon toujours... Voir aussi Frédéric Soumois, *Dossier Tintin*, Bruxelles, Jacques Antoine, 1987, p. 105-106.

16. Cela avait en réalité commencé bien avant ! Dès 1924, le Paraguay a émis une série de timbres dont le « 4 pesos » qui montre une carte aux frontières mal délimitées, mais avec les six premières lettres de PARAGUAY s'étalant tout du long sur le territoire revendiqué

dans cet affreux conflit — bien plus que le pétrole imaginaire et géologiquement improbable !



J'en viens maintenant à Basil Bazaroff, l'éclectique et cynique marchand d'armes qui vend aux deux malheureux pays, le San Theodoros et le Nuevo Rico, tout ce qu'il leur faut pour s'entre-tuer. Ici Hergé a à peine changé le nom d'un personnage notoire et scandaleux qui venait de mourir... et qui, autant qu'on sache, n'a joué du reste aucun rôle dans les fournitures aux belligérants sud-américains¹⁷. Sir Basil Zaharoff, à la fois commandeur de la Légion d'honneur et officier du *Most Excellent Order of the British Empire*, était certes une crapule, mais, comme ses titres l'indiquent, il avait été tenu en haute estime tant par Paris que par Londres, ayant eu l'à-propos de fournir surtout des armes au *bon camp* pendant la Grande Guerre. Il avait aussi bénévolement contribué, au grand plaisir de Londres, à la déposition du roi Constantin, trop favorable entre 1914 et 1918 aux puissances centrales, et ce, en faveur d'Éleuthère Venizelos, ce héros patriotique dont le nom orne toutes les avenues et places de la Grèce. À sa mort (en 1936, à l'âge de 87 ans), Zaharoff représentait toujours la Vickers Armstrong (dans *Tintin*, la « Vicking Arms Co »), honorable société d'armement fondée en 1928, aujourd'hui absorbée par la non moins honorable British Aerospace & Marconi Electronics.

Né sous le nom de Βασιλειος Ζαχαριας¹⁸, Zaharoff était un citoyen français, anobli en Grande-Bretagne, d'origine grecque, né sujet ottoman

du Chaco. En 1927, Asunción avait réitéré avec un « 1,50 pesos » annexant en grisé toute la région.

17. Mais il est vrai que la Bolivie s'est servie de chars d'assaut Vickers, lesquels au reste convenaient remarquablement peu et mal aux terrains, marécageux ou broussailleux, de l'inhospitalier Chaco...

18. Ou bien pas? Car son premier mariage en 1870 avait été conclu sous le nom de prince Zacharia Vasileus Gortzacoff, sujet russe!

qui avait choisi un nom russe. C'était trop beau vraiment ! Zaharoff était bel et bien, en chair et en os, l'idéaltype de ce que les maurrassiens de l'Action française appelaient le sale « métèque¹⁹ » ! Chez Hergé, il est à peine besoin de le rappeler, les métèques, de Rastapopoulos à Bazaroff, du docteur Müller au colonel Sponz, abondent et ils remplissent tous les rôles de scélérats avec des faciès exécrables ; c'est donc avec le peu appétissant Basil Zaharoff que la xénophobie « bon enfant », cléricale-maurrassienne et belgocentrique, grande productrice de comique chez Hergé, se donne libre cours²⁰. « Bazaroff » n'est pas seul sur ce créneau : les autres « sales métèques » du récit sont les vulgaires et criminels « rastaquouères » hispanophones, Alonso Pérez et Ramón Bada sans parler de Rodrigo Tortilla, assassin de Balthazar et premier voleur du fétiche²¹.

Abordons au passage la question de l'antisémitisme d'Hergé, question posée depuis *L'étoile mystérieuse* (1942) où le dessinateur a eu la fâcheuse et certes répugnante idée, collaborant au *Soir* « volé » par l'occupant²², de montrer sous les traits du parfait salopard qui conspire contre Tintin et l'expédition scientifique « européenne » (?) un « puissant financier de New York » nommé « Blumenstein » dont les traits accentués et le nez en forme de 6 sont dûment et crûment copiés de la caricature nazie. C'est ici, de tous les reproches qu'on peut lui faire, la donnée la plus à charge contre le dessinateur. À sa décharge, il faut noter que le rare Américain sympathique de tous les albums apparaît dans *L'oreille cassée* : c'est le « riche collectionneur Samuel Goldwood » qui a acheté de bonne foi le fétiche et le rend généreusement (ou rend

19. Il va inspirer aussi ou donner une partie de son nom du moins au méchant et cruel aristo de *La chasse du Comte Zaroff* (1932), *The Most Dangerous Game* — le plus classique des films d'horreur. Concernant le choix de Bazaroff de la part d'Hergé, précisons qu'en Belgique, on dit « Bazar » pour désigner un type dont le nom n'est pas « très catholique », un peu comme dans l'Hexagone, on dit « Machin » ou « Chose » pour substituer à un nom « à coucher dehors » dont on ne se souvient pas.

20. Sur la question du belgocentrisme de Tintin, on dispose des actes d'un colloque tenu en Italie : Anna Soncini Fratta (dir.), *Tintin, Hergé et la « belgité »*, Bologne, CLUEB, coll. « Bussola », 1994. Voir notamment l'article de Marcel van de Kerckhove, « Tintin en voyage, une vision "belge" des mondes exotiques ? », p. 7-38.

21. Je pense que dans les *Tintin*, la palme de la caricature xénophobe revient toutefois à la peinture des Arabes, fourbes, cruels, menteurs, stupides, illettrés — et en prime, odieusement xénophobes, selon le vieux principe « c'est celui qui le dit qui l'est » !

22. En 1940, *Le Vingtième Siècle* ayant cessé de paraître, Hergé passe sans états d'âme au supplément *Le Soir-jeunesse* d'un quotidien au service de la Nouvelle Europe auquel « collaborent » prévisiblement plusieurs de ses amis du monde cléricale et rexiste, dont le rédacteur en chef Raymond De Becker. Il fait le succès sous l'Occupation de ce supplément et cela lui sera compté à charge à la Libération où il passera quelques mois difficiles.

les morceaux qui en restent) au Musée. Or bien entendu, Hergé colle encore et toujours à l'actualité : « Samuel Goldwood » est le quasi-homonyme du richissime Juif polono-américain S. Goldwyn, fondateur de la Metro-Goldwyn-Meyer. Si j'avais à défendre la mémoire d'Hergé, je le peindrais en un irresponsable *medium*, imprudent mais inconscient, du discours social de son temps, dépourvu de doctrine et, jusqu'à un certain point, de mauvaises intentions délibérées...

Les bons sauvages et l'homme qui a quitté la civilisation

Venons-en aux « bons sauvages » du récit, auxquels les enfants et les adolescents, pas tout à fait civilisés eux-mêmes, sont censés s'identifier sans peine. En l'espèce, ce sont les gentillits et un tant soit peu demeurés Indiens Arumbayas²³ qui, voisins des moins aimables réducteurs de têtes Bibaros, habitent « au long du Fleuve Badurayal », comme le précisait dès la première page la notice du Musée (OC, 1, B2) — car le récit d'Hergé, et ceci est subtil, est un voyage d'un énoncé à son référent tel qu'il apparaît, le fleuve amazonien, dans tout son charme mystérieux sur la couverture même de l'album.

Les Arumbayas ont une réputation de barbarie et de férocité auprès des planteurs blancs de la région. Bien entendu, Tintin rendra justice aux braves sauvages par une *Umwertung der Werte* (Nietzsche), une « transmutation des valeurs » civilisées au profit des gentils « primitifs » dont le moralisme édifiant et simplet, fondé sur le paradigme / Blancs des villes vs Indiens des forêts /, est au cœur de la littérature d'aventures pour adolescents depuis les temps lointains des Louis Bousenard et Paul d'Ivoi²⁴. Les Arumbayas qui font si peur ne sont pas encore en contact, pour leur provisoire bonheur, avec la « civilisation ». Ils ne

23. Ils vont tout de même se mettre en devoir de sacrifier Milou aux dieux de la forêt, mais Ridgewell, toujours paternaliste, les en dissuadera par un tour de ventriloquie qui leur inspirera une salutaire terreur. On sait par ailleurs que le marollien (le *pidgin* flamand du prolétariat bruxellois) sert de substrat à la langue arumbaya, qui appartient en fait à la famille tupi-guarani, comme il forme le substrat du syldave, notamment une langue slave : petit mystère linguistique sur lequel la tintinologie a beaucoup planché.

24. Je reviendrai sur ces deux écrivains de la génération antérieure. Leur « rousseauïsme » anti-moderniste est tout au contraire de l'axiologie de Jules Verne qui, lui, était un *saint-simonien* et qui dans tous ses romans préfère à l'évidence l'industrie et le développement à la nature vierge et improductive. (Par exemple dans *L'invasion de la mer*, Verne réserve aux réticents et anti-progressistes Touaregs un joli *tsunami* qui les balaie et les efface intégralement, eux et leur archaïque et stérile culture, en transformant leur improductif Sahara en une agréable mer intérieure...)

savent pas ce que l'avenir et Hergé leur réservent. Le 23^e et dernier album, *Tintin et les Picaros* (1976), déconstruction désabusée des *Aventures de Tintin* et ultime retour au San Theodoros, *tristes tropiques*, montrera les effets délétères de leur accès à la modernité : déchéance et alcoolisme. Ils sont réduits à l'état de « victimes collatérales » des conflits civils san-théodorien. Quoi qu'il en soit, les Arumbayas sont encore en 1935 de bons sauvages, alors que les Blancs san-théodorien côtoyés par Tintin sont des militaires bellicistes et corrompus ; Tintin, ouvert et sans préjugé, sait faire la différence.

Les Bibaros réducteurs de têtes sont proches cousins des empiriques Jivaros qui habitaient le Haut-Amazone, entre Équateur et Pérou, et que la presse des années d'entre-deux-guerres découvre à ses lecteurs européens comme le summum en férocité de l'*Umheimlichkeit* exotique. Les Musées royaux d'Art et d'Histoire (au parc du Cinquantenaire) venaient d'acquérir, pour l'ébahissement des Bruxellois petits et grands, quelques jolis exemplaires de tsantsas, collectionnés au Pérou par le conservateur Henri Lavachery, et qu'on peut encore y admirer. La coutume jivaro des têtes réduites est celle qui a le plus marqué l'imaginaire occidental. L'explorateur Ridgewell en expose bien froidement et techniquement le principe à Tintin qui n'en mène pas large : ils vont « nous couper la tête ; puis, par un procédé très ingénieux, la réduire à la grosseur d'une pomme » (OC, 50, B3).

Qui est ce Ridgewell ? Cet explorateur britannique, qui s'obstine de façon un tantinet paternaliste à enseigner le golf aux Arumbayas, confie d'emblée à Tintin : « j'ai décidé de ne plus retourner dans le monde civilisé » (OC, 48, D3). En ce qui le concerne encore et toujours, Hergé n'invente pas, il s'inspire de données puisées à foison dans la presse du temps dans la mesure où, justement, ces données re-projetent sur un « réel » journalistique fantasmé un grand thème, parmi les plus excitants du récit d'aventures. Je m'explique. Pendant les années 1930, la presse, quand elle est à court de copie, exploite un inépuisable filon : les conjectures sur le sort de Percy Fawcett. Né en 1867 dans le Devon, cet explorateur anglais avait disparu en 1925 dans la jungle brésilienne au cours d'une expédition où il tentait de retrouver une « cité perdue » datant de l'Atlantide : autant dire que l'aventureux Britannique avait été la victime propitiatoire de ses propres fantasmes de lecteur adolescent du *Lost World* de Sir Arthur Conan Doyle et des fictives et excitantes aventures du fameux « Professeur Challenger » ! Fawcett est parti remonter l'Amazone dans l'espoir de retrouver quelque part dans

le « réel » ses rêves d'adolescent. Il fut au reste un des premiers à décrire les non moins fameux piranhas qui manquent de dévorer Tintin (OC, 56, A3). Que lui est-il arrivé ? La prosaïque réponse est qu'il a été probablement tué au cours d'une altercation avec le chef des Kalopalos, dont les descendants (aujourd'hui dûment sédentarisés dans le Parc national de Xingu), méfiants et peu bavards, admettront plus ou moins le fait en 1945. Mais cette fin banale ne peut rien contre la légende qui se développe. Au cours des dix années suivantes, plusieurs viendront témoigner l'avoir *revu vivant*. Une expédition lancée sur ses traces trouvera un chef de tribu portant suspendu au cou une plaque de cuivre ayant appartenu à Fawcett, mais pas de Fawcett. Celui-ci, disent les journaux, est bien vivant, mais il serait « *gone native* », il serait devenu indien ; dégoûté, il aurait abandonné à jamais la civilisation !

Or cette conjecture que plusieurs esprits imaginatifs élaborent n'a de sens que parce qu'elle est le thème principal de la *circulation entre réel et fiction* depuis la fin du XIX^e siècle. Le réel : Jean Orth, archiduc de Habsbourg-Toscane (cousin de Rodolphe de Habsbourg qui se suicide à Meyerling en 1889 après avoir tué sa maîtresse mineure, Mary von Vetsera) quitte Vienne, renonce à tous ses titres et part explorer la Patagonie : ceci est un fait attesté. Il disparaît en mer en 1890 et tout indique (ceci est encore à peu près attesté) qu'il a organisé sa disparition et, ayant « trouvé la paix de l'âme », il est peut-être devenu *ranchero* du côté du Cerro Fitz-Roy au sud de l'Argentine. Cet épisode *réel* va stimuler immensément l'imagination des romanciers²⁵.

25. Par exemple celle de Jules Verne qui rédige en 1891 un récit sur un aristocrate anarchiste vivant anonyme, hautain et solitaire en Magellanie, récit qui sera remanié par son fils Michel et qui paraît en 1909 sous le titre *Les naufragés du Jonathan*. Un bref résumé des données : des émigrants français sont jetés avec leur cargo sur les côtes de la Magellanie, dernier point du monde qui n'appartient à aucune puissance et où l'anarchiste aristocrate Kaw Djer s'est exilé loin de la triste civilisation. Leurs chefs appartiennent au parti guesdiste (marxiste) ; ils se mettent en devoir de créer à la Terre de Feu une petite société socialiste — laquelle vire en peu de mois au despotisme et au goulag. Et on dira après ça que Verne est dépassé ! Verne évoque, avec une bonne connaissance des programmes de ce Parti ouvrier français qui va se fondre dans la SFIO, « les Lassalle, les Karl Marx, les Guesde » pour dire qu'« aucun d'eux ne veut tenir compte des contingences de la vie ». « La réglementation tyrannique que nécessiterait le fonctionnement de la société collectiviste », voilà ce que Jules Verne repousse par la bouche de son libertaire héros (*Les naufragés du Jonathan*, Paris, Union Générale d'Éditions, « 10/18 », 1978, p. 26). Pour le saint-simonien qu'est Verne, il n'y a pas de rationalité ni de progrès possibles avec le modèle « collectiviste » parce qu'il fige ce qui doit être fluide. Il n'est pas de collectivisme de l'indigence : la formule ne peut entraîner que le despotisme.

Ensuite, la version fictionnelle du topos de l'explorateur-qui-renonce-à-jamais-à-la-civilisation fait un nouveau retour dans le réel supposé avec les conjectures des journalistes sur le sort de Percy Fawcett, lesquelles à leur tour *inspirent* de nouveaux romanciers et scénaristes — et ainsi de suite indéfiniment.

L'aventure que vit Tintin forme un parcours d'un *signifiant* à un objet perdu : c'est la chasse au fétiche à l'oreille cassée. Le voyage dûment s'achève et le héros peut rentrer au logis, rue du Labrador comme chacun sait, lorsque le fétiche est retrouvé — fût-ce en piteux état (OC, 62, A2). C'est un paradigme narratologique typique. La grande question du roman initiatique pour la jeunesse depuis Jules Verne, lequel est pour Hergé comme pour tous les autres le modèle et le maître du genre, c'est : Qu'est-ce qui fait circuler et courir le héros ? Il suffit de se la poser à propos de *tous* les personnages de Jules Verne pour comprendre ce que je veux dire²⁶.

Pour finir mon survol des sources dans le monde empirique, et le lecteur commence à s'en douter, le *fétiche arumbaya*, qui est au cœur de toute l'histoire, lui non plus n'est pas une invention d'Hergé. Aucunement. Il est la copie fidèlement conforme, à l'oreille cassée près, d'une « Statuette d'homme debout, bois, 53,3 cm, civilisation chimu, côte nord du Pérou, 12^e – 15^e siècles n. e. – # AAM 5713. Musées royaux d'Art et d'Histoire, Bruxelles » que tout le monde peut « découvrir » à son tour dans un coin obscur dudit musée.

* * *

Je me bornerai pour conclure à synthétiser et creuser un peu diverses remarques esquissées plus haut. Hergé n'invente jamais ; il s'imbibe et transpose — en effaçant partiellement la violence, l'horreur, le mal

26. Phileas Fogg fait le tour de la terre et gagne son pari, dépenses et bénéfice du pari du voyage en 80 jours semblent s'annuler. Mais Fogg a obtenu quelque chose qu'il faut appeler une « plus-value de circulation », le *jour gagné* en ayant voyagé vers l'Est. Et ce supplément qualitatif, non recherché — chance et don : « Qu'avait-il rapporté de ce voyage ? Rien dira-t-on [...]. Rien si ce n'est une femme. » Et le misogynne Verne de conclure facétieusement : « Ne ferait-on pas pour moins que cela le tour du monde ? » Pour Phileas Fogg, homme positif mais désintéressé, il ne s'agissait pas de « gagner » de l'argent, mais de « gagner » un pari et pour cela il lui fallait « gagner » sans le savoir un jour. Le pari, motif fréquent chez Verne, est la forme romanesque d'une spéculation à terme — « spéculation » aux sens intellectuel et capitaliste-financier à la fois. Voir encore le cryptogramme runique du *Voyage au centre de la terre* qui fait voyager le docteur Lidenbrock et son neveu Axel.

historique — le discours d'actualité de son temps²⁷. J'ai parlé de *tintinisation* et je vais chercher à en définir la logique.

Ce « discours » est filtré *une première fois* par la simpliste et déjà « enfantine » *idéologie* (le mot est sans doute un peu fort pour désigner de vagues mais ineffaçables présupposés mentalitaires qui accompagnent une vie) dans laquelle a baigné la jeunesse cléricale d'Hergé — échos assourdis et affadis des rigides doctrines maurrassiennes sur les « Quatre États confédérés, juifs, protestants, francs-maçons et métèques » qui dominaient le « Pays légal » (vs le « Pays réel »), de l'antimodernisme et de l'anti-démocratie (la démocratie, fauteuse de dissension et de décadence) de la droite, de l'herméneutique géopolitique conspiratoire des « rideaux de fumée » cachant les intérêts des puissances occultes de ce monde, marchands de canons et trusts du pétrole, avec son avantageuse aura de *fausse perspicacité*, qui imprègne la presse anarchisante de droite des années 1930 du style *Crapouillot* —, le tout combiné au paradigme alors très porteur de la Troisième Voie entre le socialisme et le libéralisme (« Ni Bolcheviks athées et sanguinaires, ni Capitalisme exploiteur et apatride »), dont se faisait l'écho l'encyclique *Divini Redemptoris* (1937) de Pie XI, mais qui entraînera pour leur malheur tant de catholiques nationalistes du côté de l'« alternative » fasciste. Quant à l'anti-américanisme, une des grandes passions « ni droite ni gauche²⁸ » du xx^e siècle, il trouve également à s'incarner ici : c'est le personnage de l'obséquieux et hypocrite R. W. Chicklet de la General American Oil (OC, 31, A1).

Au-delà ou en deçà de ces éléments doctrinaires diffus et confus, il y a tout bonnement l'eurocentrisme (le belgocentrisme si vous voulez) d'un monde dont l'absurdité et le grotesque croissent à mesure que l'on s'éloigne du *centre où réside le bon sens*²⁹. Toutefois, j'insiste, si tant est qu'il le faille : Hergé a vécu dans sa bulle et dans ses rêves qui happent des bribes de tout ceci ; il n'avait à l'évidence aucunement l'âme

27. Il va de soi que le sexe est intégralement scotomisé dans les récits *ad usum delphini*, mais comme on a pu voir à travers le récit étudié, pas le moins du monde la mort, celle des méchants du moins, ni même leur *damnation* éternelle (OC, 61, D3). Ce qui est aussi totalement absent, éliminé de ces bandes dessinées destinées à un quotidien catholique militant, c'est la religion. Absence totale de référence et d'images du catholicisme : la bande dessinée, genre alors encore mineur, ne doit pas inscrire le sacré.

28. Voir Zeev Sternhell, *Ni droite ni gauche. L'idéologie fasciste en France*, Paris, Seuil, 1983 (rééd. Fayard, 2000).

29. Tout ce que les psycho-sociologues analysent comme la « distance psychologique ».

militante et endoctrinatrice. Ce qui est inhérent à l'œuvre, ce qui la *hante* si je puis dire, c'est une *mentalité* inculquée qui est de son monde, de sa classe et de son temps, qui carburait à l'« évidence », mais qui lui convenait d'autant mieux et risquait d'autant moins d'être remise en question qu'elle se marie bien, qu'elle se combine excellemment, par son simplisme même, avec les procédés et les schémas les plus excitants, les plus « porteurs » et les plus topiques du récit d'aventures pour la jeunesse qu'il pratique : imagologie xénophobe comme source élémentaire inépuisable de comique³⁰, manichéisme des gentils et des méchants qui portent leur scélérateuse sur leur visage basané ou en tout cas « pas de chez nous », énigme et récit d'enquête et de déchiffrement, quête d'un « objet de valeur » et parcours initiatique qui aboutit à la découverte d'un *Lost World* en forme de paradis perdu loin de la décadente civilisation, rousseauïsme simplet et moralisateur, etc.

L'œuvre d'Hergé, avec tout le *charme* qu'on lui reconnaît, résulte de la rencontre, nullement inattendue, entre la politique mondiale des années 1930 à 1970, ainsi simplement déchiffrée, et les thèmes, situations à tout faire et micro-récits qui forment le stable répertoire de cette paralittérature occidentale que John Cawelti a identifiée comme « *formulaic*³¹ » : elle bricole inlassablement une « combinatoire » de formules éprouvées et intangibles, d'éléments à succès, inventés et exploités d'abord par les grands classiques fondateurs des genres de masse, les Eugène Sue, Alexandre Dumas, Jules Verne *et al.*, et puis particularisés dans la littérature d'aventure et le *Bildungsroman* pour garçons, par les Louis Bousenard, Paul d'Ivoi, André Laurie, Louis Jacolliot et autres auteurs non moins oubliés et par les revues de géographie pittoresque et de récits d'aventure comme *Le journal des voyages*, *Le tour du*

30. Les théoriciens et historiens du racisme et de l'antisémitisme ne voient guère et n'analysent en tout cas pas un pan considérable de l'ethos raciste qui ne carbure apparemment ni à la *peur*, ni à la *haine* ; le Juif, le nègre, le rastaquouère au tournant du XIX^e siècle doivent aussi *faire rire*. Tous les romans satiriques de Gyp à la Belle Époque font se désopiler en montrant le Juif financier, indélicat, lourdaud, nouveau riche, jargonnant à la *Nucingen*, dans toute sa hideur et sa bassesse rigolotes. C'est à ceci, à cet ethos plein de « bonhomie » que tient l'immense succès oublié de Gyp — pseudonyme d'Antoinette de Riquetti-Mirabeau, comtesse de Martel. De même depuis le milieu du XIX^e siècle — et bien sûr surtout dans la littérature édifiante et morale pour l'enfance à l'ombre de l'Église —, le « nègre » fait avant tout rigoler : je l'ai rappelé en parlant de la cour de Faustin I^{er} « singeant » les élégances des Tuileries qui a été une grande source de rire, de bon cœur et en famille, dans la presse satirique du Second Empire et de la Troisième République.

31. John G. Cawelti, *Adventures, Mystery, and Romance: Formula Stories as Art and Popular Culture*, Chicago, The University of Chicago Press, 1976.

*monde*³². Le récit formulaïque est la *reiterazione dello stesso*, dit Gianni Celati³³, l'éternel retour du même avec le plaisir de la réitération du prévisible et de l'attendu dans la variation contrôlée.

Jean-Paul Sartre, dans *Les mots*³⁴, reconnaît avoir appris chez Louis Boussenard, pédagogue amusant de deux générations de petits Français, l'héroïsme, l'esprit chevaleresque, le panache et la crânerie en même temps que le chauvinisme et le sentiment, instillé dans *tous* les récits de cet auteur sans exception, de supériorité impérialiste de la race blanche face aux barbares, infantiles, cruels et grotesques peuples exotiques de toutes les couleurs. Il faut rendre à la vaste tradition de littérature de jeunesse, certes partiellement oubliée de nos jours, dont Hergé s'inspire exclusivement et à foison, le mérite quel qu'il soit de toutes ces recettes narratives bricolées et fixées par ces prédécesseurs fameux, recettes aventurières inséparables de ce que *nous* appelons avec le recul du temps une pédagogie « raciste » échevelée, présente à chaque page du *Journal des voyages* par exemple, sensationnaliste et insistante avec la bonne conscience de l'évidence.

Hergé a puisé avec bonheur, savoir-faire, subtilité et talent dans ce répertoire de schémas « classiques », élaborés et fixés depuis un demi-siècle déjà dans les genres paralittéraires (« populaires » et pour la jeunesse) et hautement légitimés par les pédagogues tant catholiques que laïcs. C'est ici un reproche que je ferais à plus d'un tintinologue pour terminer : ils prêtent à leur auteur une inspiration personnelle qu'il leur convient d'analyser (que ce soit psychanalytiquement ou politiquement, ou de toute autre façon) et une *intentionnalité* alors qu'Hergé est plutôt le point d'aboutissement passif de quelque chose : il a recours — et il fait bien, car tel est son mandat et son genre de talent plein de charme et de drôlerie — à un vieux répertoire anonyme d'imagologies, de stéréotypes, de recettes d'intrigue, vieux de deux générations au moins, dont il est l'héritier talentueux, habile et fidèle.

32. Ces revues paraissent entre 1870 et 1914 et elles sont les éducatrices de deux générations de petits Français et francophones. On évoquerait aussi sur ce « créneau » *Le journal de la jeunesse* chez Hachette, *Le petit Français illustré* chez Colin.

33. Gianni Celati, *Finzioni occidentali. Fabulazione, comicità e scrittura*, Turin, Einaudi, coll. « Ricerca letteraria », 1975 (rééd. 2001).

34. Paris, Gallimard, 1964, p. 122-123.